MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

ENSEIGNEMENT SPÉCIAL
POUR LES VOYAGEURS

LEÇON D'OUVERTURE FAITE LE 25 AVRIL 1893

PAR

M. A. MILNE-EDWARDS

MEMBRE DE L'INSTITUT, DIRECTEUR DU MUSÉUM



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCIII

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

ENSEIGNEMENT SPÉCIAL

POUR LES VOYAGEURS

ENSEIGNEMENT SPÉCIAL
POUR LES VOYAGEURS.

MESSIEURS,

Cette leçon est la première d'un enseignement spécial destiné aux voyageurs et qui se fera désormais à côté des cours ordinaires du Muséum. Nous avons pensé que c'était, pour nous, un devoir de faciliter leur tâche et de les armer pour la lutte qu'ils se proposent de soutenir.

La curiosité s'est éveillée sur les pays lointains; les explorations se multiplient, elles deviennent de plus en plus complètes, de plus en plus sérieuses, et un enseignement du genre de celui que nous inaugurons aujourd'hui répond à un besoin nouveau.

Depuis un quart de siècle, des territoires immenses ont été ouverts; ces grands espaces blancs, qui existaient sur les cartes, se sont peu à peu remplis; le centre de l'Afrique, celui de l'Asie ou de l'Australie ont été visités; les voyageurs ont partout tracé leurs itinéraires, relevant les cours d'eau, calculant la hauteur et la direction des montagnes, précisant la position des villes et jalonnant les routes qui les relient.

Il semble bien loin de nous le temps où l'abbé Raynal, traduisant le sentiment de l'époque, pouvait dire en parlant de l'Afrique :

« L'intérieur en est peu connu et ce qu'on en sait ne

peut intéresser ni l'activité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l'humanité du philosophe. »

C'est, au contraire, ce grand continent qui attire aujourd'hui l'attention des nations civilisées, et les explorateurs assiègent cette citadelle que l'on croyait inabordable et dont les remparts s'écroulent les uns après les autres.

La topographie de notre globe est connue dans ses grandes lignes. Les habitants du vieux monde ont les yeux fixés sur ces régions vierges où la nature est si riche et dont les ressources restent cependant sans emploi. Notre terre d'Europe, à force d'avoir produit, semble s'épuiser, et tous les hommes soucieux de l'avenir sont profondément convaincus qu'il faut entreprendre de nouvelles conquêtes industrielles et commerciales, et que les peuples, qui n'auront pas pris à temps leur part dans ce grand mouvement d'expansion coloniale, trouveront les routes fermées et les positions occupées.

Cette lutte pour l'existence, à laquelle sont condamnées les nations aussi bien que les espèces, est pour quelques-unes une cause d'affaiblissement ou de destruction, mais, pour celles qui savent s'y préparer et qui ont le courage de l'affronter, elle peut être salutaire et devenir une condition de leur développement. Je ne parle pas ici de la lutte directe et sanglante, trop fréquente entre les peuples, mais de la lutte pour le bien, pour le mieux, qui devrait être le principal mobile de nos actions et qui établit une rivalité féconde sans laquelle il n'y aurait qu'indifférence et stagnation. Les besoins des nations dirigent et dominent leur histoire; tout, dans le passé, est l'éclatante confirmation de ce principe.

C'est avec une vive satisfaction que nous voyons s'affirmer, de plus en plus fortement, cette conviction qu'il faut aug-

menter le patrimoine des générations qui nous succéderont, en travaillant à l'exploitation des territoires récemment acquis à la France et où dorment les réserves de l'avenir.

Gardons-nous d'adopter les théories néfastes des découragés, n'écoutons pas ceux qui nous prêchent la doctrine de l'abdication et de l'effacement, doctrine si peu conforme au génie de notre race et dont l'application nous serait fatale. Les résolutions d'aujourd'hui auront d'incalculables conséquences, car, dans cette marche des peuples, celui qui s'arrêtera sera distancé à jamais et le terrain perdu ne saurait être regagné.

Nous rappellerons à ceux qui nous accusent de ne pas savoir coloniser ce que la France a fait jadis au delà des mers, nous leur montrerons cette terre du Canada, sortie de nos mains depuis plus d'un siècle et qui nous garde un si fidèle souvenir que les descendants des anciens colons, s'unissant de cœur avec nous, souffrent encore de nos douleurs et se réjouissent de nos joies, comme au temps où nous étions pour eux la Patrie.

Nous mettrons sous leurs yeux les résultats obtenus au Soudan français dont l'importance augmente chaque jour; nous leur montrerons nos belles colonies du nord de l'Afrique et nous leur demanderons de faire crédit de quelques années à nos jeunes possessions de l'Indo-Chine et du Congo qui, plus menacées que les autres, ont à lutter contre des difficultés que nous saurons surmonter.

La période des indécisions, des abstentions, des inquiétudes semble close, grâce à l'initiative d'un certain nombre d'hommes qui ont su résister aux entraînements d'une opinion mal éclairée et qui ne se sont pas laissé rebuter par les entraves que leur suscitaient les adversaires de toute action de la France au dehors.

L'accueil fait par le pays à ceux de nos voyageurs qui ont reculé les limites du domaine national en Afrique et en Asie en est une indéniable preuve. Les noms de Brazza, de Binger, de Crampel, de Mizon, de Monteil, de Dybowski, de Maistre, de Pavie, de Bonvalot sont aujourd'hui populaires, et chacun, au fond du cœur, leur garde un sentiment de reconnaissance pour les souffrances qu'ils ont endurées avec une si complète abnégation d'eux-mêmes, n'ayant pour guide et pour soutien que leur amour de la science et de la patrie.

La première partie de la tâche est accomplie : les territoires ont été reconnus, on sait comment y pénétrer; les traités passés avec les chefs, les bons et pacifiques souvenirs laissés parmi les populations nous y assurent un libre parcours.

Il s'agit maintenant de tirer parti de ces possessions nouvelles et, pour cela, il faut savoir ce qu'elles produisent, par quelles races d'hommes elles sont habitées, quelle est leur faune, quelle est leur flore, quels sont les métaux que leur sol renferme, etc. C'est seulement à cette condition qu'on en peut commencer l'exploitation fructueuse. Pour dresser l'inventaire des richesses d'un pays il faut que l'explorateur, qui d'abord était géographe, devienne zoologiste, botaniste ou géologue; ce n'est pas une invasion des sciences voisines qui menace la géographie, c'est une alliance qu'elle signe avec elles et qui la rendra plus forte et plus féconde; car il n'est pas nécessaire que nos voyageurs soient des hommes de science, des spécialistes, il suffit qu'ils sachent observer et qu'ils rapportent des échantillons bien préparés des animaux, des plantes, des minéraux qu'ils ont trouvés. Au retour, on les étudiera et l'on sera alors fixé sur leur nature et sur leur utilité. Les renseignements ainsi fournis

jetteront beaucoup de lumière sur les conditions du climat et par conséquent sur les essais de culture que l'on peut tenter dans tel ou tel pays.

Bien des voyageurs sont partis pleins d'ardeur, dépensant sans compter leur énergie et leurs forces, et trop souvent les résultats de leur mission ont été singulièrement diminués, parce qu'ils ignoraient de quel côté ils devaient diriger leurs travaux et qu'ils ont ainsi passé, sans les voir, à côté des faits les plus importants.

Les professeurs du Muséum espèrent qu'ils pourront aider les explorateurs dans l'accomplissement de leur œuvre, en facilitant leurs études et en leur donnant l'enseignement qu'ils réclament avec raison. De tous temps nos collections leur ont été ouvertes, et des conférences faites dans les laboratoires d'anthropologie, d'anatomie, de zoologie et de botanique les initiaient aussi complètement que possible aux éléments scientifiques indispensables. Mais cette préparation manquait de coordination, d'unité et de lien; nous avons donc tenu à instituer, pour les sciences naturelles, un enseignement où chacune des chaires représentées au Muséum fournira son contingent, où les leçons s'enchaîneront les unes aux autres de manière à former un tout homogène, afin qu'en quelques semaines un voyageur, avant de se mettre en route, puisse prendre une idée juste de ce qu'il devra faire.

Nous possédons ici d'immenses collections formées par l'accumulation, depuis plus de deux siècles, des richesses apportées en France de tous les points du globe. Nos serres, notre école de botanique, notre ménagerie, nos laboratoires renferment d'innombrables matériaux d'étude, notre bibliothèque contient l'histoire de tous les voyages entrepris jusqu'à nos jours. Utilisons le mieux possible ces élé-

ments d'investigation et mettons-les largement à la portée de chacun.

A la suite de ces leçons professées dans l'amphitéâtre, nous avons aussi organisé des conférences plus intimes, qui seront faites dans les laboratoires, où les auditeurs pourront s'exercer aux manipulations diverses, aux travaux taxidermiques et botaniques, et où ils recevront les conseils de nos préparateurs les plus exercés.

Il y a près de soixante-dix ans que déjà le Muséum avait eu cette pensée, et en 1819, sur la proposition de M. Decazes, un crédit fut voté pour la création d'une *École de jeunes naturalistes destinés à voyager dans les différentes parties du globe.* Les élèves, nommés au concours, sur la présentation des professeurs, devaient être, après une année ou dix-huit mois au plus de préparation, dirigés vers telle ou telle région. Ils recevaient une allocation annuelle de 1,000 francs pendant la durée de leur noviciat et ils étaient tenus d'adresser des rapports sur les résultats de leurs recherches.

Malheureusement le premier essai de cette institution fut désastreux; le 14 mai 1819, le Ministre autorisa l'admission de six élèves et le départ immédiat de MM. Havet, Plée et Godefroy; ces derniers succombèrent tous trois, à l'étranger, des suites de leurs fatigues ou bien de mort violente et la tentative ne fut pas renouvelée; l'école resta sans élèves.

A la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel, la difficulté des transports, celle des approvisionnements rendaient les grands voyages longs et périlleux. Les calmes ou les vents contraires retenaient le navire pendant des semaines ou des mois hors de sa route; les provisions s'épuisaient ou s'altéraient; l'eau douce contenue

dans des caisses de fer ou dans des tonneaux, à une époque où la distillation n'était pas pratiquée, se corrompait et devenait insalubre, et, si l'on voulait la renouveler, l'abord des rivières était souvent rendu impossible par l'hostilité des habitants. Les farines fermentaient et, les vivres frais étant bien vite consommés, l'équipage en était réduit à se nourrir uniquement de légumes secs et de salaisons. Aussi bientôt éclataient le scorbut, la dysenterie et tout un cortège de maladies qui laissaient peu d'hommes valides sur un nombreux personnel. Il faut lire les récits des navigations lointaines pour se faire une juste idée des souffrances alors endurées. L'amiral Jurien de la Gravière nous en a donné un tableau dans ses *Souvenirs d'un amiral* et les faits d'ailleurs parlent d'eux-mêmes.

Je pourrais, à ce propos, vous citer beaucoup d'anciens voyages, mais aucun n'est plus frappant, sous ce rapport, que celui de Philibert Commerson qui, de 1766 à 1773, ne cessa pas d'explorer l'Océanie et les îles de la mer des Indes. Non seulement nous possédons son héritage scientifique, mais toute sa correspondance intime est parvenue jusqu'à nous et l'on peut juger, pour ainsi dire jour par jour, des conditions particulièrement difficiles dans lesquelles il s'est trouvé. L'histoire de sa vie, pendant ces sept années, fut un véritable martyrologe : rien ne lui fut épargné, ni les souffrances physiques, ni les souffrances morales.

Commerson s'était consacré aux sciences naturelles, et surtout à la botanique, avec toute la fougue d'un caractère ardent, et il donna la preuve de la passion qu'il y apportait, lorsque, poursuivant ses études à la faculté de Montpellier, il ne pouvait résister au désir de faire figurer dans son herbier les plantes cultivées dans le jardin de l'école et se hâtait, aussitôt qu'elles fleurissaient, d'en cueillir un

échantillon et de le placer entre deux feuilles de papier, en ayant soin d'y mettre une étiquette.

Le professeur Sauvages, chargé de ce service, fut informé du fait et vit de très mauvais œil ces déprédations; il interdit à l'étudiant trop zélé l'entrée du jardin; mais, plutôt que de renoncer à ses chères plantes, celui-ci n'hésitait pas à franchir la nuit les murailles de l'enclos. Depuis, il ne pardonna jamais à Sauvages cette exclusion de son paradis terrestre et il ne perdit pas une occasion de lui témoigner son ressentiment; avant le cours du professeur, il substituait aux échantillons préparés à l'avance d'autres plantes qui ne répondaient pas aux descriptions et mettaient l'orateur dans un embarras dont les élèves ne manquaient pas de se réjouir. Plus tard, il s'appliqua à relever les erreurs, qui d'ailleurs n'étaient pas rares, dans les livres de Sauvages et à les faire connaître aux botanistes.

Commerson s'occupait aussi de zoologie avec succès; Linné le chargea de faire la description des poissons de la Méditerranée sur lesquels il nous a laissé un ouvrage fort estimé.

Ses relations avec les naturalistes du Muséum, ses conversations avec Bernard de Jussieu, puis avec l'astronome Lalande, lui avaient donné le goût des expéditions lointaines; aussi, en 1766, s'empressa-t-il d'accepter le titre de *botaniste et naturaliste du Roi* et de s'embarquer pour un voyage de circumnavigation sur la frégate *la Boudeuse*, commandée par Bougainville.

Avant son départ, il rédigea une *Notice générale des observations d'histoire naturelle qu'il serait possible de faire aux terres australes*, et ce travail fut trouvé si complet qu'on le copia dans les bureaux de la Marine afin de le distribuer à tous les capitaines de navires allant dans ces régions.

Une lettre adressée à son frère, le 30 novembre 1768, retrace en quelques lignes le chemin qu'il vient de parcourir :

« Figurez-vous, écrit-il, que depuis notre départ nous avons toujours suivi à l'Ouest le cours du soleil et que nous arrivons par le soleil levant; que par conséquent nous avons passé assez près de vos antipodes et que nous avions minuit quand vous aviez midi..... Nous avons vu dans l'Amérique méridionale la rivière et la province de la Plata, une partie du Paraguay, le Brésil, les îles Malouines, le détroit de Magellan, les Patagons et la Terre de Feu; là nous avions vingt-deux heures de jour et à peine de nuit. Mais représentez-vous la plus grande désolation de la nature, lasse en quelque sorte de produire des hommes et de les faire subsister.

« Dans la mer Pacifique nous avons reconnu les terres de Quiros, une partie des terres australes, un grand nombre d'îles nouvelles et une île incomparable (Tahiti), couverte d'un peuple immense qui ne s'est point écarté encore de l'instinct de la nature et chez lequel semble se réaliser l'âge d'or vainement chanté par les poètes, etc. »

Après une campagne aussi bien remplie, après tant de fatigues courageusement supportées pendant deux années, après avoir réuni d'immenses collections, Commerson aspirait au repos et, en débarquant à l'île de France, il ne pensait qu'à y réparer ses forces, puis à aller retrouver au plus vite sa famille et son pays. Mais sa réputation de naturaliste l'avait précédé, et Poivre, alors intendant de cette île, insista tellement pour le garder qu'il céda et consentit à prolonger son long exil afin d'étudier les productions de Madagascar et des terres voisines.

Commerson repartit donc pour visiter les volcans de

Bourbon et l'intérieur des îles, mais, lorsqu'il aborda pour la première fois au Sud de Madagascar, son enthousiasme donne la mesure de l'impression profonde qu'il ressentit.

« Quel admirable pays que Madagascar, écrit-il à Lalande, il mériterait à lui seul non pas un observateur ambulant, mais des académies entières. C'est à Madagascar qu'est la véritable terre de promission pour les naturalistes, c'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle s'est asservie ailleurs; les formes les plus insolites, les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. »

Aussi, avec quelle ardeur multiplia-t-il les observations! Les animaux qui l'entouraient étaient d'espèces inconnues, les plantes semblaient appartenir à d'autres familles que celles de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Amérique, tout enfin était étrange sur cette terre si proche du continent noir.

Malheureusement Commerson était épuisé par les fatigues et par l'excès du travail; il le sentait et n'avait pourtant pas le courage d'arrêter ses explorations. « J'ai à peine la force de vous écrire, dit-il dans une de ses lettres à Lalande, le pari peut être tenu que je vais, comme le pauvre Véron, succomber à l'excès de mes veilles et de mes travaux. Vous pouvez, comme vous me l'avez promis une fois (dans un accès de prophétie sans doute), travailler à l'histoire de mon martyrologe. »

En effet, l'année suivante, le 13 mai 1773, il mourait à l'île de France, âgé seulement de quarante-six ans. Quelques jours plus tard, l'Académie des sciences, ignorant ce malheur, le nommait associé en même temps que Laurent de Jussieu.

Commerson avait recueilli des matériaux d'étude très

considérables; l'herbier qu'il légua au jardin du Roi comprenait deux cents volumes in-folio et l'on expédia, de l'île de France à Paris, trente-deux caisses contenant ses collections; ce n'était pas cependant tout ce qu'il avait récolté, car beaucoup d'objets précieux, des dessins et des manuscrits furent perdus, malgré le soin que mit à les réunir et à les emballer un singulier serviteur qui ne quitta jamais Commerson depuis le jour où celui-ci s'embarqua sur *la Boudeuse* jusqu'à sa mort.

Ce fidèle compagnon, Jean Baret, se faisait remarquer par son exactitude, sa bonne volonté, sa résistance aux fatigues, son goût pour la botanique; il s'occupait des herbiers et ne se plaignait jamais que la tâche fût trop lourde. Mais il arriva que, lors du débarquement à Tahiti, les sauvages l'entourèrent et s'écrièrent que c'était une femme; ils ne se trompaient pas, et revenue à grand'peine à bord, Baret avoua à Bougainville qu'entraînée par le désir de voyager, par son attachement pour Commerson, elle avait revêtu des habits d'homme afin de pouvoir suivre son maître; partout, en Océanie comme aux îles de l'Inde, à Madagascar et à Bourbon, elle lui resta constamment dévouée.

Son nom a été donné par Commerson à un genre de plantes, le genre *Baretia*, comprenant plusieurs espèces qu'il a distinguées les unes des autres par les épithètes de Bona, Fidia (la déesse de la bonne foi), etc., en témoignage des qualités de son serviteur.

A.-L. de Jussieu s'occupa de l'inventaire des richesses accumulées par notre voyageur, et, bien que les collections de la première partie de la campagne et en particulier celles de Tahiti ne soient jamais arrivées en France, il estime à plus de 4,000 le nombre des espèces recueillies, sur lesquelles 1,000 étaient nouvelles. Beaucoup d'ani-

maux et surtout de poissons, des dessins très bien faits au nombre de 1,500, des notes, des manuscrits donnent une juste idée de l'activité de Commerson et de la rigueur de ses observations.

L'île de France était alors le point central de nos communications avec l'Orient; tous les navires s'y arrêtaient pour s'y ravitailler et y réparer leurs avaries. A cette époque, elle prit un développement rapide, grâce à l'intelligente direction de ses administrateurs et en particulier de Poivre. C'est lui qui y introduisit les précieux arbres à épices dont les Hollandais conservaient le monopole pour leurs possessions de l'archipel Indien; il alla lui-même à Timor chercher le muscadier et le giroflier, et, en 1769, il envoya plusieurs expéditions qui purent tromper la surveillance jalouse des Hollandais et rapportèrent, le 25 juin 1770, une grande quantité de jeunes arbres et de fruits (entre autres 40,000 muscades fraîches). On en planta à Bourbon, à l'île de France et aussi aux Seychelles; on en envoya ensuite à Cayenne où de nouvelles pépinières furent établies; ces arbres furent soigneusement placés dans un beau jardin où l'on réunit plus de 600 végétaux importés : le Manguier, l'arbre à pain, le Poivrier, le Mûrier à gros fruit, le Thé, le bois de campêche, le Cannelier, l'Avocatier, etc.

On faisait des distributions régulières de jeunes plants aux personnes qui pouvaient leur consacrer des terrains convenables, et les plus grands efforts étaient tentés pour rendre nos possessions de la mer des Indes rivales de celles des Hollandais et établir ainsi une concurrence commerciale profitable à la France.

Permettez-moi d'ouvrir ici une parenthèse; aujourd'hui, on semble se préoccuper peut-être trop exclusivement des importations à faire de l'étranger dans notre pays et, quand

on visite une contrée lointaine, on cherche avant tout à doter l'Europe des représentants curieux et intéressants de sa faune ou de sa flore. Les mots de *naturalisation*, d'*acclimatation* reviennent à chaque instant, sans qu'on en comprenne bien la portée. Il y a là un danger, car les espèces animales et végétales ne se plient pas volontiers à des conditions nouvelles d'existence et leur organisation présente peu d'élasticité. En dehors de leur milieu naturel, elles souffrent ou meurent et paraissent impuissantes à s'habituer à d'autres climats : aussi faut-il rechercher avant tout, sur notre domaine colonial aujourd'hui si étendu et si varié, quels sont les terrains où les plantes précieuses pourront vivre d'une façon normale.

Depuis quelque temps on s'inquiète avec raison des arbres à gutta-percha qui ne poussent qu'à Malacca, à Sumatra et dans quelques localités voisines, et dont l'existence est menacée par suite de l'exploitation déréglée qui en est faite. Pour les propager, ce n'est pas en France qu'il en faut rapporter des plants; c'est, au contraire, dans nos colonies de l'Indo-Chine et de l'Afrique, où ces végétaux rencontreront des conditions d'existence analogues, sinon identiques, à celles qu'ils trouvent dans leur patrie d'origine. Il faudrait y tenter ce que les Anglais ont si complètement réussi aux Indes pour les arbres à quinquina, dont ils ont maintenant de grandes plantations, ce qui a permis de répandre partout la quinine à un prix abordable.

Toutes nos colonies devraient avoir des jardins d'essai, des pépinières bien conduites, comme celles que nous possédions à Cayenne en 1793, où 80,000 Girofliers étaient en distribution, où 77,000 Poivriers, Canneliers et arbres à pain formaient une réserve pour nos établissements moins favorisés.

Cette parfaite entente des principes de l'introduction des plantes utiles dans nos possessions était due aux conseils de Poivre et, sous son administration, d'immenses progrès furent faits, sous ce rapport, à l'île de France. Ne nous étonnons donc pas qu'il voulût s'entourer de naturalistes compétents et s'assurer le concours de Commerson, auquel on adjoignit un jeune homme, Sonnerat, qui devait laisser aussi une réputation justifiée par l'importance de ses recherches.

L'histoire naturelle de l'île de France et de ses dépendances, c'est-à-dire de Bourbon et de Rodrigues, est particulièrement intéressante et, sans les relations des voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous n'aurions, à ce sujet, que des notions très incomplètes; la faune et la flore de ces contrées ont subi de profondes modifications dues à l'action de l'homme et beaucoup d'espèces autochtones ont aujourd'hui disparu.

Nulle part les effets funestes de cette action ne se sont faits plus sentir qu'à Rodrigues; cette île, située sur le 19e parallèle, à l'Est de Maurice, faisait jadis partie de notre domaine colonial et elle appartient maintenant à l'Angleterre qui a établi là une sorte de pénitencier; sa possession d'ailleurs n'est guère enviable; c'est une terre sans forêts, brûlée par le soleil, profondément ravinée par les orages si fréquents et si terribles sous ces latitudes et qui, pour toute végétation, a quelques arbres clairsemés, des buissons et des graminées. Mais, au XVIIIe siècle, il en était autrement, et l'île Rodrigues boisée, riche, fertile, salubre, nourrissait une faune spéciale et remarquable dont nous ne voyons plus trace.

François Leguat, qui n'était pas un naturaliste mais dont l'instruction était fort étendue et qui possédait un esprit

juste et observateur, se vit contraint par suite de circonstances extraordinaires à séjourner deux années sur cet îlot inhabité; il y avait été abandonné, avec quelques-uns de ses compagnons, par le capitaine d'un vaisseau hollandais qui devait le conduire à l'île de France. Heureusement pour nous, Leguat donne, dans ses récits, des détails extrêmement intéressants sur les plantes et les animaux au milieu desquels il vécut, et nous pouvons nous représenter cette terre avec sa physionomie d'autrefois, physionomie qu'elle paraît avoir conservé jusqu'en 1761, lorsque l'abbé Pingré y alla pour observer le passage de Vénus sur le soleil.

Maurice et Bourbon ont eu aussi une faune spéciale [1], Madagascar, plus étendue, a éprouvé moins de changements, mais nous savons cependant que plusieurs espèces remarquables qui y vivaient jadis sont éteintes, telles que l'Æpyornis, un petit hippopotame, des tortues gigantesques dont M. Grandidier a trouvé les restes dans un marécage de la côte Ouest.

Je dois encore vous dire quelques mots d'un voyage entrepris trente ans après celui de Commerson. En 1800, le Gouvernement français organisa, sous le commandement du capitaine Baudin, une expédition scientifique aux terres australes; deux navires, *le Géographe* et *le Naturaliste*, que leurs noms prédestinaient à de grandes découvertes, furent aménagés pour une longue navigation; on reçut à bord des ingénieurs, des astronomes, des naturalistes et des dessinateurs : Peron et son collaborateur Lesueur dont les noms sont restés à jamais célèbres; Leschenault, Maugé, Bory-Saint-Vincent, etc., n'avaient pas craint de s'embarquer pour une expédition qui devait durer quatre années. Si

[1] Dont les Drontes et plusieurs oiseaux incapables de voler sont les principaux représentants.

cette mission fut féconde en découvertes, elle laissa après elle bien des deuils :

Riedlé, jardinier en chef, mourut à Timor le 21 octobre 1801.

Sautier, l'un de ses aides, le suivit de près, et le 15 novembre de la même année il succombait en pleine mer des suites du scorbut.

Stanislas Levillain, zoologiste, mourut à son tour le 29 décembre 1801.

Maugé s'éteignait à l'île Maurice le 21 février 1802.

Depuch, minéralogiste, mourait à l'île de Timor le 3 février 1803.

Leschenault, Bory-Saint-Vincent, Désiré Dumont, le peintre Garnier et les dessinateurs Milbert et Lebrun, trop malades pour continuer le voyage, devaient débarquer à l'île de France et abandonner l'expédition.

Mais aussi quelle gloire pour ceux qui revenaient en 1804, après avoir parcouru des régions complètement inconnues et ayant visité cette Nouvelle-Hollande aux arbres et aux animaux si étranges! Le nom de Péron, celui de Lesueur qui continua son œuvre sont gravés dans la mémoire de tous les amis de la science.

Plus de cent mille échantillons d'histoire naturelle, comprenant au moins deux mille espèces nouvelles, des dépouilles du singulier mammifère à bec, l'ornithorhynque, qui devait fournir à Geoffroy-Saint-Hilaire les éléments d'un travail des plus remarquables dans lequel, avec une intuition géniale, il prévoit des faits constatés plus tard et relatifs à la reproduction par des œufs d'un quadrupède couvert de poils; d'autres animaux que l'on n'avait jamais vus à Paris, des Kangourous, des Dasyures, des Phascolomes étaient aussi représentés dans cette superbe collection.

Les phoques à trompe ou éléphants marins, dont l'espèce a disparu, avaient été observés de près par ce naturaliste qui en rapportait un bel exemplaire. Il n'avait pas négligé les animaux vivants; c'est à lui que nous devons les premiers Casoars ou Emeus australiens, et, par une bonne fortune véritable, ceux qu'il captura provenaient d'une petite île inhabitée, l'île Decrès, où cette espèce, alors fort abondante, n'existe plus actuellement; elle a été anéantie, aussitôt que l'homme, après s'être installé sur cette terre d'une faible étendue, s'est livré sur elle à une guerre d'extermination; on a reconnu récemment que cette espèce différait de celle du continent voisin, et le Muséum de Paris est le seul établissement en possédant les dépouilles et le squelette.

Des séries nombreuses d'invertébrés marins et des dessins coloriés exécutés avec art par Lesueur, d'après les animaux vivants, constituent un ensemble comme jamais on n'en avait vu et que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit.

Ces quelques exemples suffisent à vous montrer ce que savaient faire nos devanciers. Les services qu'ils ont rendus sont incalculables et nous ne saurions trouver chez aucune nation de titres plus glorieux. Je ne puis vous parler avec détails des voyageurs de notre époque, le nombre en est trop grand et augmente chaque jour. Ils ont toutes les qualités d'énergie, de courage et de science de leurs prédécesseurs, ils sont à la hauteur de la tâche qu'ils doivent remplir, mais pour eux le champ des explorations s'est singulièrement élargi.

En Afrique, d'immenses régions attendent encore que notre commerce en fasse valoir les productions naturelles; l'initiative de Brazza nous a donné une souveraineté incontestée sur le vaste territoire que l'on a désigné sous le

nom de Congo français, et les voyages de Marche, de Guiral, de Pobéguin, de Thollon, de Dybowski, pour ne parler ici que des naturalistes, ont mis en lumière les ressources que nous pouvions y rencontrer.

A l'Est, où notre domaine est plus restreint, nos compatriotes ne sont pas restés inactifs, Soleillet, Foa, Revoil, le docteur Jousseaume ont déjà beaucoup contribué à nous révéler les animaux, les plantes et la nature géologique du sol. Bientôt, grâce aux recherches persévérantes de M. Grandidier, Madagascar sera mieux décrit que beaucoup de pays d'Europe. L'histoire politique, physique et naturelle de la grande île, publiée par notre savant ami, constitue déjà un monument incomparable et cet ouvrage servira désormais de modèle à tous ceux qui n'hésiteront pas à consacrer leur vie à l'étude d'une terre peu connue.

Dans l'Asie centrale, en Chine, en Indo-Chine, les Français multiplient leurs efforts et peu à peu ils pénètrent dans les parties trop longtemps fermées de ce grand continent.

Il y a près de trente ans, les voyages de l'abbé Armand David ont procuré à la France des richesses scientifiques merveilleuses et ses collections ont fait et font encore l'admiration de tous les naturalistes. Les environs de Pékin, la Mongolie, le Thibet oriental lui ont fourni des récoltes d'une importance que l'on ne saurait trop proclamer. Le nombre des espèces nouvelles, les notes qui accompagnent les échantillons, le choix qui en a été fait donnent un prix inestimable à ce qui nous vient de M. l'abbé David.

Lorsque Gabriel Bonvalot, qui avait déjà parcouru l'Asie centrale avec Capus, partit il y a trois ans, accompagné cette fois par le prince Henri d'Orléans, il traça depuis la Russie jusqu'au Tonkin un audacieux itinéraire, et les objets variés recueillis pendant ce long et périlleux

trajet ont été exposés, il y a deux ans, dans ces mêmes galeries de zoologie où ils formaient un ensemble qui a excité l'intérêt général.

En ce moment Dutreuil de Rhins est aux prises avec les mêmes régions; il n'est pas douteux qu'à son retour ses notes et ses carnets ne soient précieux à consulter.

Au Sud-Est de l'Asie, nos colonies de l'Indo-Chine réclament une étude qui, bien que commencée et activement poursuivie, laisse encore aux investigations un champ sans limites; Mouhot et Bocourt à Siam, Germain, Harmand, Pavie, Balansa et le prince Henri d'Orléans, plus à l'Est, ont déjà rendu de grands services et nous ne devons pas oublier de signaler le concours désintéressé que nous apportent nos zélés missionnaires, mais il est incontestable qu'un inventaire méthodique des ressources du pays s'impose et qu'il faut y envoyer des missions scientifiques convenablement outillées et composées de naturalistes et d'ingénieurs.

Sur les îles de l'archipel Indien, Brau de Saint-Pol Lias, Errington de la Croix, Marche, Raffray nous ont beaucoup appris.

En Amérique, notre colonie de la Guyane est susceptible de développement et l'exemple de Chaffanjon et de Coudreau sera bientôt suivi par d'autres voyageurs jaloux de nous faire apprécier la valeur de ce beau domaine.

Nos compatriotes, soit dans le Sud, soit dans le Nord de ce continent, ont rapporté d'inappréciables documents; l'infortuné Creveau, Bocourt, Pinard, Charnay nous ont montré que le goût et la science des voyages sont aussi vivants qu'à l'époque où Gay, d'Orbigny, Castelnau et Deville parcouraient les terres vierges de l'Amérique méridionale.

Nous avons planté récemment notre drapeau sur plusieurs

îles inhabitées de l'océan Indien : Saint-Paul, Amsterdam et Kerguelen; quoique leur position géographique les éloigne des routes suivies par la navigation et que leur climat, aussi bien que la difficulté de leur accès, les rendent peu hospitalières, nous avons bien fait de ne pas les dédaigner. On ne sait encore quel parti il sera possible d'en tirer un jour et leur proximité de Madagascar et de l'île de la Réunion indiquait la nécessité de leur annexion.

Saint-Paul et Amsterdam ont été visités par le commandant Mouchez en 1874, à l'occasion du passage de Vénus sur le soleil; les hommes de science qui faisaient partie de l'expédition en ont fait une étude complète; M. le professeur Velain, MM. Lantz et Delisle ont rapporté des collections intéressantes qui nous prouvent que la chasse aux lions marins et certaines pêches pourraient y donner des bénéfices sérieux.

Les îles Kerguelen portent le nom du lieutenant de la marine française qui en fit la découverte en 1772; elles sont de plus vaste étendue; Cook y aborda en 1776, Rhods en 1799, Ross en 1840 et enfin le *Challenger* et l'expédition allemande de *la Gazelle* y firent escale en 1874; elles se présentent comme des rochers en partie volcaniques dont le point culminant, couvert de neiges éternelles, s'élève à 1,800 mètres; on n'y rencontre aucun mammifère, la végétation y est pauvre, mais le sol recèle des dépôts de houille qui deviendront plus tard une source de profits. Des troupeaux pourraient vivre sur les pâturages qui couvrent les parties basses et il ne serait pas impossible de leur demander ce que les Anglais ont obtenu des îles Malouines situées dans les mêmes conditions de climat et qui, cependant, sont aujourd'hui colonisées et prospères.

Les régions désolées qui avoisinent le pôle Sud ont été,

pour nous, dans ces dernières années, un objet de prédilection, et ce qui a été fait à Saint-Paul et à Amsterdam fut réalisé avec le même succès à l'île Campbell par la mission Bouquet de la Grye à laquelle était attaché, à titre de naturaliste, le docteur Filhol, qui, pendant plusieurs mois, ne cessa pas de fouiller cette terre ingrate et de lui arracher ses secrets; il alla ensuite compléter ses recherches à l'île Stewart et à la Nouvelle-Zélande.

Les îles Magellaniques ont été attentivement explorées, de 1882 à 1883, par les officiers de *la Romanche* chargés d'étudier les phénomènes magnétiques et météorologiques qui intéressent à un si haut degré la science moderne. Le docteur Hyades, le docteur Hahn et trois des naturalistes du Muséum, MM. Lebrun, Hariot et Sauvinet, ont rapporté un riche butin : 170 caisses contenant des échantillons de géologie, de minéralogie, de botanique et de zoologie, des dessins et des notes constituent un ensemble dont nous avons le droit d'être fiers; neuf gros volumes accompagnés de planches nombreuses contiennent les résultats de cette mémorable expédition.

Sur tous les points du globe, à l'extrême Sud comme au Nord, où l'an dernier *la Manche* conduisait M. le professeur G. Pouchet et M. Rabot, nos voyageurs se sont mis résolument à l'œuvre. Nous leur devons des recherches d'une grande importance et, bien des fois déjà, vous avez vu, réunies dans une des salles du Muséum, les collections précieuses faites par nos naturalistes; c'étaient celles des deux missions du passage de Vénus, celles du Congo recueillies par Brazza et ses collaborateurs, celles du *Travailleur* et du *Talisman*, celles de la mission du cap Horn, celle du docteur Cattat à Madagascar, celles de Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, celle de François en Océanie, de Rousson

et Willem à la Terre de Feu, de Dybowski au Congo, de Chaper, dans les nombreux voyages qu'il a effectués.

Sans le concours dévoué des explorateurs naturalistes que serait notre établissement ? N'est-ce pas à ce concours que nous devons les innombrables richesses qui remplissent nos galeries; le Muséum d'histoire naturelle en sent tout le prix et il éprouve une profonde gratitude pour ceux qui ont fait de lui un des plus beaux musées du monde, et, s'il cherche aujourd'hui à ouvrir plus largement ses laboratoires et à préparer un enseignement approprié aux besoins des voyageurs, il ne fait qu'acquitter une dette de reconnaissance.



